

AU SERVICE DU SURNATUREL

SAISON 1 - ÉPISODE 4 EXTRAIT

Sg HORIZONS
Crys LOUCA

Copyright © 2015 Sg HORIZONS
All rights reserved
ISBN: 979-10-92586-44-2

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute

reproduction d'un extrait quelconque ou utilisation autre que personnelle de ce livre constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner de poursuites civiles et pénales.

1 — le monde des mots... surnaturels

« Allez ! Respire un grand coup. Ça va. T'as vu pire, ces derniers temps. »

Je pris une grande inspiration, une main sur le ventre afin de me détendre. C'était mon premier jour de repos et j'étais plus tendue que si j'allais travailler toute la journée. Je me trouvais dans l'ascenseur, vide, au milieu de l'après-midi. J'avais passé ma matinée à me dorloter un peu entre grasse mat', flânerie dans ma chambre et un bon bain. Ma seule paire de jeans étant au lavage, j'avais décidé de passer, après mon déjeuner que je m'étais fait livrer à l'appart, une jupe-crayon noire à taille haute dans laquelle j'avais glissé mon chemisier de soie rouge. En sachant que j'allais rester assise la plupart du temps, je m'étais offert le luxe de porter des talons hauts Gucci empruntés à Victoria. Ô joie ! Nous avons la même pointure. Et voilà !

Les portes s'ouvrirent sur la bibliothèque au neuvième étage. Je n'avais pas eu un instant à moi pour m'y rendre depuis la chasse à l'ombre de Peter Pan, deux nuits plus tôt. Bon. Autant vous l'avouer. J'étais loin d'être emballée par cette petite visite. Ce n'est pas que je ne souhaitais pas en apprendre davantage sur le monde surnaturel – c'était quasi indispensable s'il me fallait ne serait-ce que survivre en ce lieu –, mais l'angoisse de tomber sur la Mort m'avait dissuadée de venir. En revanche, je m'étais fait un plaisir de me rendre dans une des pièces avec système holographique, la veille. Me retrouver sur un lac gelé, au cœur de montagnes enneigées, avait été un moment de pur bonheur malgré le froid. Ce dernier effet devait être dû à la magie ; d'après ce que j'en savais, un système holographique ne donne pas de ressentis, juste du visuel. Heureusement, j'avais fait ce voyage irréel en compagnie de Victoria qui m'avait montré une planque dans le mur, dans laquelle étaient mis à disposition des vêtements adaptés à chaque situation. À cet instant, j'aurais bien apprécié une petite bouffée d'air frais. Je reniflai et portai une main à mes aisselles.

— Pouah ! La vache.

Je transpirais lorsque j'étais stressée et c'était un truc que je détestais. Pourtant, j'avais mis du déo. J'envisageai une retraite pour faire un arrêt à la case douche avant de me rétracter. D'une part, j'y avais barboté des heures durant et je savais que je me serais retrouvée dans le même état lors de mon retour et, d'autre part, c'était encore une excuse pour fuir ce lieu. Je levai un bras pour bloquer le système de fermeture des portes de l'ascenseur que je n'avais pas quitté. Puis, je m'avançai.

« Voilà ! Ça, c'est fait. »

À la fois curieuse et anxieuse, je me mis à observer la pièce à la recherche d'une quelconque personne bizarroïde. Mon plan était clair : à la moindre présence d'une queue fourchue, de cornes ou un truc dans le genre, je prenais mes jambes à mon cou.

« Courageuse, mais pas téméraire, la Jenna. J'ai mes limites. Okay ! Personne à l'horizon. »

En effet, la pièce était totalement déserte si on oubliait les milliers de livres. D'ailleurs, comment allais-je faire pour trouver le bon volume à lire si personne n'était capable de me renseigner ? Mystère, quand tu nous tiens. Ce terme semblait être fait pour cet établissement. M'avançant un peu plus dans la pièce, je tentai un : « Hé ho ! »

Rien. Pas l'ombre d'une ombre. J'avais d'ailleurs appris qu'elles étaient une race à part et

qu'elles étaient très très nombreuses. En fait, une pour chaque être vivant sauf à l'équateur où le soleil tape. Je me mis à longer le mur circulaire qui supportait tous les rayonnages, et ce, sur deux étages. Ma main glissa sur les dos des livres, mon regard accrochant sur certains titres. L'un d'eux m'interpella. *Au cœur du brasier*. Je le sortis pour regarder la couverture. Une femme dans une position lascive semblait être en feu ! Je me rendis compte que l'image bougeait, le corps de cette beauté fatale ondulait de façon suggestive, les flammes sur sa peau donnant plus d'impact au tableau.

« *Ma parole ! Je suis tombée sur un livre coquin version surnaturels ou je rêve ?* »

Curieuse d'en savoir davantage sur leur sexualité étant donné que j'avais un digne représentant de ces surnaturels tous les soirs dans mon propre lit, j'ouvris le volume. Une bouffée de chaleur suivie d'un jet de flammes à quelques centimètres de mon visage furent déclenchés par mon geste malheureux. En criant, je jetai le livre loin de moi. Constatant qu'il brûlait toujours, je me mis à taper du pied dessus pour étouffer l'incendie.

« *Bordel ! Il ne faut pas que je brûle la bibliothèque !* », me répétais-je tout en martelant le livre de mes talons aiguilles.

— Mais que faites-vous ?

Choquée, je me tournai vers la femme qui venait de parler, trouvant en elle une aide quasi miraculeuse. Or, pas âme qui vive.

— Et voilà ! J'ai pétié une durite ! me lamentai-je alors que j'entendais des voix.

Puis, je me pétrifiai. Mon don était-il revenu ? Ou alors, avais-je affaire à un fantôme ? Vu le lieu, on pouvait tout imaginer. J'en vins à me demander quelle option serait la pire. Brusquement, une femme apparut à deux mètres de moi. Résultat : un bond en arrière et un cri de souris lamentable. La dame en question m'observa d'un air neutre, attendant visiblement que je me remette de ma surprise.

— Vous m'avez fait peur, dis-je avant de réaliser la stupidité de cette affirmation.

La femme, vêtue d'un costume écossais pure souche dans les tons vert et rouge, se baissa vers le livre encore en feu entre nous.

— Attention ! N'allez pas vous brûler, m'inquiétais-je.

Là encore, précision inutile. Elle ramassa le bouquin qui était toujours intact et à ma grande surprise, les flammes ne semblaient avoir aucun impact sur cette bonne dame.

— Comment... ?

En posant la question, je me balançais d'un pied sur l'autre devant celle qui referma le livre dans un claquement sec, mettant fin au brasier.

— Vous n'avez pas à vous inquiéter. Ce sont des flammes fictives. Chacun de ces livres est ensorcelé de manière à rendre ces histoires plus vivantes. Vous comprenez ? m'expliqua-t-elle en resserrant contre son buste le bouquin.

— Ah ! Mais l'histoire ne parlait-elle pas de... enfin... de...

Voyant qu'elle ne saisissait pas la nuance, je laissai tomber avant de reprendre, curieuse.

— Donc, si je lis *Les dents de la mer*, je dois m'attendre à ce qu'un requin fasse son apparition au milieu de la bibliothèque ?

— C'est tout à fait ça ! Vous avez saisi le concept, acquiesça-t-elle.

Mon monde se figea ; j'étais plongée dans une réflexion suffisamment puissante pour

résoudre les questions existentielles les plus importantes comme : pourquoi sommes-nous sur terre ? (Exagérer, moi ? Jamais) Était-il possible de vraiment faire apparaître les personnages de livres ? Apparemment oui, puisque je venais de me prendre une bouffée de flammes dans la tronche. Mais alors, si je venais à lire *le Seigneur des Anneaux*, les Hobbits allaient-ils investir le lieu ? Et *Cinquante nuances de Grey*, alors ?

« Oh mon Dieu ! Christian ! »

Une autre forme de chaleur s'empara de moi et un sourire d'anticipation étira mes lèvres alors que mon regard s'était mis à la recherche du livre en question. C'était sans compter la brunette qui, plantée devant moi, me fit redescendre sur terre à la vitesse de la lumière en me mettant une nouvelle fois en garde.

— Je vous invite à être prudente quant à vos choix de lecture. Je ne serais pas toujours là pour veiller sur vous. Évitez de manipuler les livres estampillés d'une pastille noire ! Ils sont de loin les plus dangereux.

— Dangereux comment ?

Ne venait-elle pas de me dire que les flammes étaient fictives ?

— Venez ! m'invita-t-elle.

Je me mis à la suivre, observant son tailleur très *Braveheart* de par le tissu employé. Son chignon strict sur la nuque ne faisait qu'ajouter à la sévérité de son apparence. Pourtant, j'avais décelé beaucoup de douceur dans son regard bleuté. Nous nous plantâmes devant une étagère du côté opposé à la pièce. La dame, visiblement la bibliothécaire, fit un geste de la main devant nous et l'instant suivant, c'est comme si les livres devenaient translucides, laissant apparaître une pièce au travers. Je ne doute pas qu'il eût été plus simple d'ouvrir la porte dissimulée dans la paroi pour y accéder. Mais cet effet claquait plus, c'était certain.

— Vous voyez cet homme ? me demanda-t-elle.

Je vis effectivement un individu tranquillement installé dans un fauteuil à la droite de la petite pièce. Il tenait en main des sortes de lunettes d'opéra vues dans *Pretty Woman*. À plusieurs mètres de lui, du côté opposé, était posé un livre ouvert sur une sorte de guéridon. J'allais lui demander pourquoi il était si éloigné de son bouquin, mais ma guide se chargea de me répondre :

— Estampillé d'une pastille noire. Ce monsieur est en train de lire *La bête du Gévaudan*. Vous voyez le bandage à son bras droit ? Il n'a pas respecté la distance de sécurité.

— Attendez ! Vous voulez dire que cet homme, assis là, s'est fait mordre par une espèce de bête sauvage ? dis-je en ouvrant de grands yeux.

— Elle a presque failli lui arracher le bras, ma chère, me corrigea-t-elle, son ton calme contrastant avec la teneur de ses propos. C'est pourquoi il lit avec des jumelles.

— Mais les flammes étaient fictives, elles ! repris-je, n'arrivant pas à comprendre ce qu'elle me disait.

— Le livre n'était pas estampillé d'une...

— ... pastille noire. Donc, un livre sans la pastille : fictif ; avec : réel, résumai-je correctement d'après le mouvement d'acquiescement de la bibliothécaire. Eh bien, si j'étais à sa place, je n'ouvrais plus un livre de ma vie !

— Un bras, c'est un bien petit sacrifice sur l'autel de la littérature.

« Elle est complètement barrée, celle-là ! »

Je la regardais, éberluée, ne sachant si je devais en rire ou en être choquée. Elle reprit la parole avec le même ton posé :

— Bref, passons. Qu'elle était le but de votre visite, miss Davis ?

« *Mais comment elle connaît mon nom, la highlander woman ?* »

— Me suis-je présentée ? m'enquis-je, de plus en plus perplexe.

Elle me dédia un sourire mystérieux, mais ne m'en dit pas plus. Elle avait dû apprendre mon identité par l'un des membres du personnel. Cela faisait quoi... six jours que j'étais dans les lieux et je faisais constamment la rencontre de nouvelles personnes. Un bref mouvement d'épaules et je repris :

— Euh... oui ! Donc je suis venue pour essayer d'en apprendre un peu plus sur les surnaturels.

— C'est un véritable bonheur quand l'un des vôtres s'intéresse ainsi à nous... ET qu'il a reçu une accréditation pour accéder à ce savoir, soupira-t-elle avec plaisir.

Là, elle ouvrit ses mains à plat devant elle et, tout à coup, des livres volèrent au travers de la pièce pour venir se poser dans ses paumes. J'en évitai un *in extremis* en baissant la tête. Quand le manège aérien prit fin, je me penchai sur la droite pour la voir, la montagne de bouquin la dissimulant à ma vue.

— Ouch !

D'autorité, elle venait de me mettre sa pile entre les bras en me souhaitant bonne lecture.

— Mais attendez ! l'interpellai-je alors qu'elle tournait déjà les talons. Je dois lire tout ça ?

— Oui, et encore, ceci n'est qu'une entrée en matière. Je vous donnerai la suite à votre prochaine visite.

« *Elle n'est pas tarée elle !? Rien que pour lire tout ça, il va me falloir six mois, c'est sûr !* »

Peine perdue. La femme venait de s'évaporer en se fondant dans le paysage... véritablement. Je cherchai des yeux un coin tranquille où m'installer avec tout mon barda. J'avisai une banquette circulaire avec une table à proximité et décidai de m'y mettre. J'avançais d'un pas incertain, ployant sous la masse de connaissances que j'allais devoir acquérir. Moi qui croyais avoir survécu au pire dans cet établissement, un regard sur ces livres me fit comprendre que non. Après avoir déposé mon fardeau sur la table et attrapé le premier volume, je me laissai lourdement tomber sur le divan. Tête basse, dépitée.

Cela faisait déjà deux bonnes heures que j'étais plongée dans la folie d'un monde dont je n'imaginai même pas l'existence quand j'entendis, à quelques pas de moi, un léger toussotement. Je levai lentement la tête, absorbée que j'étais par ma lecture. Et là, je me sentis devenir blême. La Mort se tenait là, à quelques mètres de ma position.

— Bonjour, mademoiselle Davis. Me feriez-vous l'honneur d'accepter ma compagnie ?

Avez-vous déjà remarqué l'air débile qu'affiche un poisson rouge dans son bocal ? C'était moi. Les neurones ramollis par la lecture et la peur que m'inspirait cet homme me rendaient incapable du moindre mouvement. Finalement je parvins à aligner trois mots.

— Euh... Ce n'est pas que je ne veux pas, mais... si vous approchez, je ne risque pas de claquer ? C'est que je tiens un minimum à ma vie, moi.

Il m'observa avec une certaine douceur dans le regard. Chose étonnante, connaissant l'identité du personnage.

— Rassurez-vous. Tant que je ne vous touche pas, il ne peut rien vous arriver de mal.

— Bon... Si vous le dites. Allez-y, installez-vous. Vous lisez quoi ? Pas un truc estampillé noir au moins ? dis-je, montant d'un cran sur mon baromètre dédié à l'inquiétude. J'en ai un pour toutes sortes d'émotions.

— Non, je ne me serais pas approché de vous dans ce cas-là. C'est un livre d'une auteure peu connue, mais bourrée d'idées. Sg Horizons, vous connaissez ?

— Non, je ne vois pas. Dites-moi, vous êtes un surnaturel ?

— La Mort est bien au-dessus de tout ça.

2 — Prendre de la hauteur

Je fronçai les sourcils en constatant qu'il se tenait toujours là, debout, devant moi. Il dut faire le même constat puisque l'instant suivant, il s'installa sur le fauteuil face au mien. Il se cala confortablement contre le dossier, croisa les jambes en prenant son temps. Tandis que je l'observais faire, mon regard accrocha le t-shirt qu'il portait. En gros, sur celui-ci, était représenté le symbole Peace and Love sur différents tons fluo, en total contraste avec son jean et ses chaussures noires. Encore une fois, j'étais surprise par son apparence. Il était dur de s'imaginer la Mort porter ce genre de tenue décontractée et si colorée. Et encore moins ébaucher un sourire. Bordel ! Un frisson me remonta l'échine.

« *Bon. Dis un truc, Jenna, au lieu de rester là à l'observer !* »

— Je peux vous poser une question ?... Je ne veux pas vous froisser, mais c'est vraiment votre nom ? Je veux dire monsieur Death ?

— Mettons ça sur le compte de l'ironie du sort.

« *Okay. Plus clair, tu meurs !* »

Un brusque fou rire me prit en réalisant le double sens de ma pensée. Je m'étranglai véritablement avec ma salive à l'instant où s'éleva le rire tonitruant de celui qui me faisait face.

« *Non, mais sérieux ! C'est quoi ça ?* »

Je le regardai avec des yeux ronds avant qu'il ne se calme aussi sec. Non, mais vous imaginez ? Faire rire la grande Faucheuse. Ouais, enfin l'un de ses représentants. Qui sait ? Peut-être que cela jouera en ma faveur au moment fatidique de sa venue.

— Vous ne paraissez pas très heureuse ici.

« *Attends, pourquoi il me dit ça, lui ?* »

— Je vous assure. Je vais très bien. J'aime la vie. Le ciel est bleu, les oiseaux chantent. Non tout va très bien, vraiment, déclarai-je sur un ton surjoué.

Qui sait quelle idée pouvait avoir la Mort ? Autant lui dire clairement de ne pas se la jouer charitable envers moi en décidant de mettre un terme à une vie loin d'être toute rose en ce moment, mais à laquelle je tenais. J'accrochai un sourire artificiel sur mon visage, histoire d'appuyer mes dires. Il se leva et j'eus d'instinct un mouvement de recul.

— Ne vous inquiétez pas. Je pensais juste vous proposer de faire quelques pas avec moi.

— Pour aller où ?

— Nous n'emprunterons pas le chemin qui mène à la vie éternelle si c'est votre inquiétude. Ce voyage-là n'est pas au programme aujourd'hui.

Cela me rassura à demi. Voyons. Était-ce bien raisonnable ? Moi qui avais eu tant d'angoisses à ne serait-ce que tomber sur lui lors des jours précédents, voilà que maintenant, par curiosité, j'acceptai de le suivre.

— Ah ! Et il est prévu pour quand, ce voyage ?

Après lui avoir demandé cela, je me mis debout en lissant d'une main le bas de ma jupe.

— Croyez-moi sur parole lorsque je vous dis que les mortels vivent plus sereinement lorsqu'ils ne sont pas informés de l'instant de leur trépas. J'ai déjà fait l'erreur par le passé de répondre à des petits curieux. Cela n'amène rien de bon, m'expliqua-t-il en se plaçant à mon côté tandis que nous nous dirigeons vers les ascenseurs.

Je réfléchis à ce qu'il venait de me dire. S'il m'avait répondu, j'imagine l'angoisse que cela aurait été par la suite, moi tentant de déjouer les plans de la Mort, comme dans le film *Destination finale*. En effet. Autant de ne pas savoir, surtout si c'était pour clamser inévitablement à la fin.

— Mortel ? Cela veut-il dire que vous êtes, vous, immortel ?

— Dans 16 jours, 3 heures et 27 minutes, je fêterai mes 436 ans.

Mes yeux papillonnèrent de surprise tout en le fixant. Une chose était certaine, il ne les faisait pas. Moi qui ne lui donnais pas plus de la trentaine... Remarquant qu'il ne possédait ni montre ni téléphone, je lui dis :

— Vous êtes vachement précis !

— Le temps est une valeur primordiale pour ma fonction. La précision est la chose qui a le plus d'importance à mes yeux. Je vous en prie, m'invita-t-il d'un mouvement de main à pénétrer dans la cabine.

Il prit place à ma droite, en prenant soin de rester côté surnaturel et, surtout, loin de moi. Il pressa le bouton du 33^e étage.

— Non, non, non ! Surtout pas. C'est l'étage de lord Hamilton. Il ne faut pas y aller, m'affolai-je en me retenant juste à temps de l'agripper par le bras pour retenir son geste.

— Pas de panique, ma chère. Il est au courant que j'utilise son entrée pour accéder au toit. Je voudrais vous montrer quelque chose.

— Le toit ? Je n'y suis jamais allée.

— Un peu d'air frais vous fera du bien.

« Et voilà que maintenant le gars pense à mon bien-être ! Eh bien. Pour une surprise... »

Nous arrivâmes dans le hall au dernier étage. À nouveau, boiseries, grands miroirs sur les murs et candélabres dorés un peu partout. Fort heureusement, nulle présence de lord Hamilton ou de son maudit chat dont j'avais appris à me méfier comme le reste du personnel. Je m'étais fait remonter les bretelles par mon directeur « adoré » sous prétexte d'avoir pénétré dans les cuisines partie humaine sans autorisation. Pour appuyer les faits « hautement répréhensibles », selon lord Hamilton, la déposition de son animal familial. Bref, moins je croisais la route du matou, mieux je me portais. Nous nous dirigeâmes vers une porte dérobée sur la droite qui nous offrit l'accès à une volée de marches. En silence, nous les gravâmes. J'étais totalement concentrée sur l'air frais qui effleurait mon visage, chassant cette odeur de confinement dans laquelle je vivais depuis si longtemps.

Mon regard était fixé plus haut, sur ce rai de lumière au bas de la porte conduisant à l'extérieur. Sans attendre mon guide, je posai une main sur la poignée et fermai les yeux à l'instant où le soleil m'éblouit. Sans faire un pas de plus, je me gorgeai d'air pur. Certes, il n'était pas si pur que ça puisque nous nous trouvions au cœur du centre-ville de Seattle, mais je le ressentais ainsi. Pour quelques secondes, j'oubliai tout. Seuls comptaient la chaleur du soleil sur ma peau, les bruits de la ville si vivante, si vibrante. Enfin, j'ouvris les yeux et contemplai ce ciel gris à la lumière si particulière que l'on trouve dans le Nord-ouest américain. Je m'avançai et observai cette plateforme en béton encombrée par de multiples

caissons de climatisation. C'était surtout la vue qu'offrait ce lieu qui attira mon attention. La ville s'étendait là, et, de tous côtés, certains buildings s'élevaient plus haut que le nôtre. Plus loin, celui qui dominait la métropole était le Space Needle, la tour futuriste avec sa plateforme à l'allure de soucoupe volante au sommet, qui rendait unique le paysage urbain de Seattle.

— C'est l'un de mes lieux favoris lorsque je séjourne ici, me confia l'homme resté derrière moi.

Je m'avançai afin de lui permettre de faire de même et l'interrogeai :

— J'imagine que la bibliothèque est l'une de vos valeurs sûres.

— Et le pub ! Ne me regardez pas comme ça. En dépit de ma fonction, j'ai moi aussi droit à un peu de détente. Un verre de temps à autre n'a jamais tué personne.

— Suis morte de rire, ajoutai-je en rentrant dans son jeu, ce qui nous fit sourire.

Nous nous avançâmes à l'extrémité du bâtiment sécurisé par une rambarde en béton m'arrivant au niveau des hanches. Sur ma droite, à l'angle du building, se trouvait une statue assez imposante et loin d'être jolie à regarder. Je n'aurais pas su dire exactement à quoi elle ressemblait. Un visage difforme sur un corps massif accroupi, des bras puissants terminés par des mains griffues et dans le dos une immense paire d'ailes, ressemblant vaguement à celle des chauves-souris. Bref, horrible. Je me retins de m'approcher pour l'examiner de plus près et préfèrai détourner mon regard de cette monstruosité au profit du paysage citadin. Posant les mains sur la pierre nue, je me penchai légèrement pour observer la façade et la rue en contrebas. Je n'étais pas sujette au vertige. C'était au moins ça de gagné.

— J'aime observer les gens vaquer à leurs occupations, reprit la Mort. Écouter leurs conversations, les regarder vivre, tout simplement.

De ma hauteur, c'était un peu ce que je faisais, mais maintenue à distance de la foule. Depuis mon accident, je ne faisais plus vraiment partie de ce groupe qu'ils formaient. Ils se pensaient ou se disaient différents des uns des autres, et pourtant leurs pensées étaient semblables. Les mêmes besoins, les mêmes préoccupations, les mêmes espérances. Dans une certaine mesure, je retrouvais ces sensations à présent que j'étais à nouveau centrée sur moi-même, à l'écoute de mes propres émotions et pensées. Bien qu'il m'ait fallu m'adapter à tout un nouvel univers dont je venais d'avoir un aperçu à travers les récits que je venais de lire, j'étais à nouveau Jenna. J'avais eu l'impression, enfermée dans cet asile, qu'ils avaient voulu m'effacer, étouffer celle que j'étais en me privant de tout mouvement, de tout contact avec l'extérieur. Depuis des jours, je ne rêvais que de sortir dans la rue, me mêler à mes semblables, mais la peur d'être assaillie par leurs pensées m'avait retenue de m'éloigner de lord Hamilton, de son pouvoir. Certes, me trouver là m'offrait l'occasion d'observer le monde plutôt que de faire partie du monde, mais c'était toujours mieux que rien.

— Merci de m'avoir amené...

En me tournant vers monsieur Death, je réalisai que celui-ci s'était volatilisé. J'étais à présent seule. Enfin ! Une sorte de gargouille était là pour tenir compagnie, au cas où j'aurais oublié le caractère particulier de cet établissement. Passé la surprise et l'hésitation de rentrer à nouveau, je décidai de rester un peu. Je retirai mes talons, puis m'assis à même le sol pour pouvoir m'adosser au muret. Là, la tête penchée en arrière, je me mis à fixer le ciel qui se parait de tons chatoyants, annonçant la tombée de la nuit. Je profitai pleinement de cet apaisement que m'apportait ce moment qui se prolongeait. Les yeux-mi-clos, les genoux relevés et les mains sur le ventre, je tentais de discerner à quoi correspondaient les bruits qui me parvenaient et leur provenance dans la ville. Bribe de musique, éclats de voix, brusques

klaxons et le son criard de quelques sirènes de police ou celles des sauveteurs. Mais c'est un bruit bien plus proche de moi qui me fit réagir. Je me redressai et, les yeux grands ouverts, tentai de repérer à nouveau ce bruit. Là ! Mon cœur dut manquer un battement au moment où mon regard s'arrêta sur l'ombre d'une personne postée derrière un caisson de climatisation.

— Il y a quelqu'un ?

Aucune réponse, mais l'ombre se déplaça. Réaction : j'attrapai mes chaussures et en mis une dans chaque main, talons pointés vers un éventuel assaillant.

— Heu... je fais partie du staff de l'hôtel. Donc je suis autorisée à être là. Montrez-vous ! C'est un ordre.

Je mis autant de détermination que je pus dans cette dernière requête, espérant qu'elle fasse son effet.

« Ça aurait été trop beau... Bordel ! »

L'instant suivant, je détalai comme un lapin, mon quota de courage s'étant évaporé en l'espace de... trois secondes. C'est à peine si je réussis à ne pas hurler comme une fillette. Ou peut-être l'ai-je fait ? Je ne saurais le dire. Je n'entendis que les battements sourds de mon cœur qui souhaitait visiblement sortir de ma poitrine pour filer plus vite que moi se mettre à l'abri. La porte claqua tandis que je dévalais déjà l'escalier. Dès que cela me fut permis, je m'adossai contre la porte, dans la relative sécurité du hall de lord Hamilton, tentant de retrouver un semblant de souffle, jambes et bras écartés.

« Mais quelle conne je suis ! Si ça se trouve, le type ou la fille voulait juste me saluer et j'ai décampé comme si j'avais le diable au cul. »

Quand je pensais en plus que cette personne n'avait fait que répondre à mon ordre... À peine avais-je eu le temps de voir qu'il se rapprochait et hop ! J'étais partie.

— Mademoiselle Davis ?

Là, je poussais le cri le plus aigu dans ma panoplie « fille en détresse », à tel point que lord Hamilton sursauta.

— Un démon serait-il à vos trousses pour justifier votre comportement, ou serait-ce une bande de gobelins ?

— Hein !? lâchai-je lamentablement avant de me redresser et de tenter de m'arranger un peu.

Mon interlocuteur était paré comme à son habitude d'une classe dépassant celle de Colin Firth, c'est dire ! Il portait un costume trois pièces bleu marine et était en appui sur sa canne dont le pommeau en cristal luisait d'une lueur intense en son centre. Vous avez dit étrange ?

— Non. J'étais juste sur le toit et... et j'ai cru apercevoir quelqu'un, bredouillai-je.

— Vous avez cru ?

— Une ombre. J'ai vu une ombre. Et je ne vous dis pas le gabarit.

Je pris conscience que c'était ce dernier détail qui m'avait décidé à exécuter une retraite préventive, non une réaction d'une quelconque lâcheté ! L'homme se contenta de sortir d'une poche intérieure de son veston sa montre gousset en or, et de consulter l'heure avant de murmurer :

— Comme c'est intéressant ! Bonne soirée, miss Davis.

Et pan ! Le gars fila tranquillement en me laissant en plan. Décidément, deux fois en

quelques heures. Faut croire que ça faisait partie des pratiques « mâles » des surnaturels !

— Et ben ça !